



SEMAINES SOCIALES DE RUEIL

CONFERENCE
DE
Christoph THEOBALD

Jésuite, Professeur de théologie au Centre Sèvres

*Parents, éducateurs, enseignants,
responsables dans le monde professionnel, citoyens, ...*

QUI EST-ON POUR TRANSMETTRE ?

31 mai 2011

La vocation des Semaines Sociales de Rueil est de rassembler le plus largement possible pour réfléchir à un certain nombre de sujets de société. Ces rencontres sont ouvertes à tous, ancrées dans la tradition qu'est celle de la pensée sociale chrétienne de l'église.

Le sujet pour cette année 2010-2011 est « LA TRANSMISSION ».

Dans un monde où les valeurs évoluent extrêmement rapidement, cette question nous est apparue centrale : la transmission comme lieu d'une relation qui aide l'autre à se tenir debout dans un monde complexe avec 3 questions :

- *quoi transmettre ?*
- *comment transmettre ?*
- *qui sommes nous pour transmettre ?*

Le cycle comprend 3 conférences :

14 octobre 2010, Laurent Bibard (philosophe et ancien directeur de l'ESSEC) :

UN ENJEU POUR L'A VENIR : TRANSMETTRE LE SENS DE LA RESPONSABILITE

25 janvier 2011, Jean-Marie Petitclerc (Prêtre salésien, polytechnicien, éducateur) :

L'AUTORITE : DE QUEL DROIT TRANSMET-ON ?

31 mai 2011, Christoph Théobald (Jésuite, Professeur de théologie au Centre Sèvres) :

QUI EST-ON POUR TRANSMETTRE ?

Les transcriptions des conférences sont disponibles sur le site :

www.ssf-fr.org/ssf-rueil-malmaison

Introduction

Le titre de mon intervention vous a été donné, mais je personnalise la question en la reformulant de la manière suivante : Qui suis-je ? Qui sommes-nous pour transmettre ? Et il me semble opportun de mettre un complément d'objet, parce que la question va vite se poser : Mais transmettre quoi ? Et pour nous, il s'agit de transmettre l'Evangile : Qui suis-je pour transmettre l'Evangile ?

Je pense que nous nous sommes assez d'accord pour dire qu'il y a de grandes difficultés à l'heure actuelle avec la transmission. C'est un objet d'inquiétude, non seulement dans l'Eglise, mais aussi dans tous les domaines de la vie humaine, peut-être d'abord dans le domaine le plus élémentaire et le plus fondamental qui est la vie familiale, mais aussi à l'école, l'université, dans les grandes institutions - le monde médical, le monde carcéral - où il s'agit de transmission, aussi, d'une certaine manière.

Dans cette transmission, il ne s'agit donc pas seulement de notre foi en Jésus-Christ, mais plus fondamentalement le problème se situe encore à un niveau antérieur : on va se demander : Qui suis-je pour transmettre le goût de vivre, la foi en la vie ? Quand on se situe à ce niveau de profondeur, on est très rapidement pris - c'est un peu la formule, qu'Alban m'a donnée au moment où on a préparé cette soirée - par une angoisse existentielle. On est renvoyé à soi-même : Qui suis-je ? Ai-je la légitimité de transmettre quelque chose ? Quelle légitimité ai-je pour transmettre dans un monde qui bouge sans cesse ? Suis-je suffisamment

sûr de moi-même et de ce que j'ai reçu pour être à l'aise pour à mon tour transmettre ? Voyez, très rapidement, se pose aussi dans ces deux phrases : « légitimité », « être à l'aise pour transmettre », au fond, la question ultime : Quelle est l'autorité de ceux qui transmettent ?

Le but de mon intervention n'est pas de vous inviter à une lamentation collective, vous l'imaginez bien, mais de réfléchir sur notre juste place dans cette transmission. Et pour cela je voudrais introduire quelques distinctions qui vont nous aider dans la suite de mon exposé.

Je pense qu'il faut d'abord être un petit peu au clair sur ce qui est à transmettre. Alban vient d'utiliser le terme de valeurs. Je pense qu'on peut ici distinguer au moins trois niveaux différents de valeurs :

1. Le niveau le plus élémentaire, tous nous sommes concernés par cela : il s'agit de la transmission de la vie elle-même, la suite des générations si je puis dire, et nous savons aujourd'hui que ce n'est pas si aisément cela.
2. Ensuite, à un deuxième niveau, ce que nous devons transmettre : les savoir-vivre. Et là on retrouve évidemment tous les apprentissages les plus élémentaires de notre existence, à l'école, dans la vie familiale, etc. : l'apprentissage progressif et qui ne se termine jamais des savoir-vivre.
3. Et ensuite il y a un troisième niveau : Transmission des compétences spécifiques

C'est une première série de questions quand on parle de la transmission : Que transmettre finalement ? Et il faut introduire ces trois niveaux différents.

Alors, à partir de cela, deuxième série de distinctions, vont rapidement apparaître des difficultés. On va se heurter à la difficulté fondamentale de l'intransmissible dans la vie. Il y a de l'intransmissible. Il y a comme une sorte de paradoxe fondamental, sur lequel il faut d'emblée réfléchir et qu'il faut prendre très au sérieux quand on s'interroge sur sa propre autorité : celui de l'intransmissible. On peut transmettre la vie ; bien sûr, on le fait continuellement ; mais on ne peut pas transmettre la foi en la vie. On le voit bien : il y a de terribles contre-exemples que nous avons tout de suite à l'esprit : le suicide, c'est le contre-exemple par excellence. On ne peut pas transmettre le goût de vivre, on ne peut pas transmettre la foi en la vie. Et au fond avec chaque naissance, apparaît toujours à nouveau ce miracle : chacun doit vivre sa propre vie, doit poser son propre acte de vivre, mais évidemment pour pouvoir le poser, il faut un entourage qui rende cet acte possible.

Et il y a enfin le troisième niveau de notre problématique : une autorité humble, c'est-à-dire : Qui suis-je pour transmettre ? Une autorité humble, c'est-à-dire que nous devons être conscients que nous pouvons poser les conditions de la transmission, mais nous ne pouvons pas transmettre, et c'est de l'ordre de l'intransmissible, l'acte même de vivre, qui émerge miraculeusement chaque fois qu'il y a un être qui vient au monde et qui doit progressivement apprendre à engager sa propre autorité.

D'où cette différence fondamentale sur laquelle nous allons réfléchir maintenant. Croire en la vie, c'est un premier niveau qui nous est proposé, et qui nous est même proposé par l'Évangile, et c'est surtout de cela que je vais parler ce soir. Et croire en Jésus-Christ, qui est l'acte propre des disciples du Christ et qui est une manière au fond d'exprimer la foi en la vie.

Je vais donc procéder en trois temps, pour préciser, progressivement ces quelques réflexions inaugurales, qui vous ont donné l'orientation de cette conférence.

Je vais commencer par le premier niveau de distinction : **ce qui est à transmettre**. Ça sera ma **première partie**, en tenant compte qu'il y a quelque chose à transmettre mais que nous devons bien être conscients qu'il y a aussi quelque chose qui n'est pas à transmettre et qui nous protège contre tout rêve de toute puissance.

Ensuite, **deuxième petit chapitre** : **Qui suis-je pour transmettre** ? Qui sommes-nous pour transmettre ? Et c'est là où nous allons rencontrer le transmetteur par excellence, qui est Jésus-Christ. Qui suis-je pour transmettre l'Evangile à la suite de Jésus-Christ dans l'Eglise ?

Et je voudrais terminer, ça sera ma **dernière partie**, avec quelques réflexions concrètes sur **les conditions de la transmission**, en introduisant ici un thème, sur lequel il est maintenant beaucoup réfléchi dans l'Eglise de France et qui est le thème de **la première annonce**. C'est précisément à ce niveau-là que nous tous, chrétiens, sommes concernés plus particulièrement

1 – Ce qui est à transmettre

D'abord, ce qui est à transmettre : je dirais tout simplement l'Evangile, l'Evangile pour tous.

Alors, Qu'est-ce que l'Evangile ? Quelques éléments extrêmement simples et élémentaires : il y a dans ce terme, que nous utilisons souvent d'une manière un peu distraite et rapide, deux syllabes qu'il faut retenir ici ; il y a la syllabe en grec « eu » qui veut dire simplement « bon » et ensuite il y a « aggelon », « message », mais on entend le mot ange derrière, il y a le messager qui est derrière ; on peut traduire « eu aggelon » par une nouvelle de bonté radicale, toujours nouvelle. Et si on voulait résumer ce qui est à transmettre, c'est ultimement cette unique nouvelle, toujours nouvelle, d'une bonté radicale.

Deux éléments maintenant pour préciser l'enjeu de ce que je viens de vous dire.

D'abord, premier élément, L'inévidence radicale de cette nouvelle de bonté radicale, toujours nouvelle. L'inévidence, pourquoi ? Parce que évidemment dans l'histoire de la vie humaine, ce que nous rencontrons souvent en premier, ce n'est pas la bonté radicale mais c'est plutôt le mal, sous ses différentes formes. La langue française est d'une extrême précision ; et on peut rapidement ici distinguer les trois formes de mal que nous rencontrons et qui sont comme une contradiction continue de cet Evangile, de cette nouvelle de bonté radicale :

- C'est Le mal-heur : le mal qui tombe subitement sur nous, le tsunami, une tuile qui tombe, un accident qui se produit, etc., tout ce qui peut arriver à l'improviste dans notre existence ;
- Il y a La mal-adie : là où on attendrait la santé - quand l'être humain naît, il naît pour la santé -, s'insinue subitement la maladie ;
- Et en dernier lieu - mais nous risquons souvent de mettre cela en premier – ce sont toutes les formes de violence que nous pouvons nous infliger les uns les autres : la médisance, La malveillance, etc..

Donc, vouloir transmettre une nouvelle de bonté radicale pour tout être humain , se heurte tout de suite dans l'existence concrète de nos vie, à ces messages contraires et qui nous paralysent d'emblée parce que : « Qui suis-je pour annoncer une telle nouvelle de bonté radicale, une nouvelle absolument exorbitante ? » Au nom de qui puis-je faire cela ? Quelle est l'autorité qui peut me permettre de dire ce genre de choses ? C'est là où apparaît quelque chose d'absolument extraordinaire dans le Nouveau Testament. Le sujet de l'Evangile, l'unique sujet de l'Evangile, cette nouvelle de bonté radicale, c'est celui que nous appelons

Dieu : c'est l'Evangile de Dieu. Et seul Dieu peut être le garant d'une telle nouvelle de bonté radicale, absolument bonne. A une époque comme la nôtre où le mot Dieu est tellement disqualifié - un Martin Buber, ce philosophe juif allemand, disait que c'était le mot le plus ensanglanté de l'humanité - de relier intimement Evangile et Dieu est ici tout à fait décisif. Dieu comme Evangile, sinon il vaut mieux le taire, ou Evangile dont le sujet unique est Dieu. Une nouvelle de bonté radicale absolument inévidente dans la situation où nous sommes.

Il apparaît ici un deuxième aspect de cet Evangile : seule la foi peut être le répondant d'une telle nouvelle. Alors cette foi - je reviens bêtement à la toute première distinction dans mon introduction - il s'agit d'abord et avant tout d'une foi tout à fait élémentaire et simple. On peut traduire cette foi de différentes manières, utiliser d'autres mots dans notre situation actuelle. On peut dire « faire crédit à la vie ». Faire crédit à la vie, ça va de soi à tel ou tel moment des on existence, mais quand sommes confrontés à la mort, ça ne va plus du tout de soi. On peut dire aussi le courage, le courage de vivre, le goût de vivre : c'est une autre manière de dire cette foi en la bonté ultime de l'existence humaine.

Et chaque fois qu'un enfant naît, nous nous demandons : est-ce que cette vie qui émerge tient sa promesse ? Comme si dans la vie était inscrite une promesse évangélique fondamentale en laquelle il nous faut croire si nous voulons aller jusqu'au bout de notre existence.

Ce qui est à transmettre, c'est donc l'Evangile pour tous. Je l'appelle parfois aussi, avec la grande tradition de l'Eglise, le proto évangile. Alors qu'est-ce que ce proto évangile ? C'est Le premier Evangile, inscrit dans la vie, en toute vie humaine et qui est inscrit dans la création elle-même. Quand nous lisons, dans la nuit pascale, le premier récit de la création, nous entendons déjà ce proto-évangile : c'est bon, c'est bon, c'est bon et c'est très bon. C'est cette promesse qui est inscrite dans toute existence humaine ; une promesse de bonté radicale, souvent, très souvent contredite et qui nécessite de la part de l'être humain un acte de foi très élémentaire, une foi qu'on appelle parfois aussi une foi anthropologique, une foi très élémentaire pour pouvoir aller jusqu'au bout de son existence.

Alors Jésus de Nazareth - je termine par cela ma première partie- Jésus de Nazareth, pour transmettre cet Evangile, qui pour lui évidemment est l'Evangile de Dieu, rencontre sur sa route comme pédagogue, comme transmetteur, comme passeur, un certain nombre de gens menacés dans leur existence, dans leur corps, par la maladie etc. Et quand les gens le rencontrent, ils redécouvrent en eux-mêmes finalement leurs propres ressources de vie, leurs propres ressources de se tenir debout. Et Jésus a cette formule magnifique qui est sans aucun doute historique, qu'on trouve dans sa bouche et qui est sans cesse répétée dans les récits évangéliques : va mon fils, ma fille - vous voyez il y a une sorte de rapport d'engendrement ici avec les gens qu'il rencontre - va mon fils, ma fille, c'est ta foi qui t'a sauvé(e). C'est le processus de transmission le plus élémentaire et qui est le processus parental. Les parents ne transmettent pas uniquement à leurs enfants la vie, des compétences et des savoir-vivre, mais les parents autorisent - c'est ça leur autorité - ils autorisent d'abord leurs enfants à poser eux-mêmes cet acte de foi en la vie que personne d'autre ne peut poser à leur place. Voilà la matrice de toute transmission, et c'est dans ce cadre-là que nous pouvons poser la question : qui suis-je pour transmettre ? Et on voit bien ici ce que j'ai appelé il y a quelques instants « humilité ». Cette humilité est déjà celle de Jésus de Nazareth lui-même, parce que jamais il ne dira : mon fils, ma fille c'est moi qui t'ai sauvé(e), mais il dira toujours : mon fils, ma fille c'est ta foi qui t'a sauvé(e).

Voilà une première série de réflexions. Ce qui est à transmettre : l'Evangile pour tous.

2 - Qui suis-je pour transmettre ?

A partir de cette base, **deuxième série de réflexions**. Nous avons à regarder d'un peu plus près qui est celui qui transmet ? Qu'est-ce qui l'autorise finalement à transmettre, qu'est-ce qui lui donne autorité sur ce qu'il transmet ? Je dirais d'abord le proto-évangile, c'est-à-dire la foi en la vie, à la foi intransmissible mais toujours à re-susciter et ensuite l'Evangile, au sens proprement chrétien du terme, qui est la foi en Jésus Christ. Quelle est cette autorité et quelles sont ses conditions ? Je pense que c'est là où nous rencontrons avec beaucoup de force la figure même de Jésus de Nazareth, qui va nous guider maintenant dans cette deuxième partie de notre réflexion, l'autorité de Jésus de Nazareth. Vous savez que les Evangiles, notamment l'Evangile de Marc, commencent avec une scène tout à fait surprenante : Jésus dans la synagogue de Capharnaüm en train de guérir un homme possédé et il y a les réactions de l'environnement qui émergent dans la synagogue : « voilà un homme qui parle en autorité et non pas comme un des scribes ». Il y a une sorte de différenciation qui apparaît ici ; une sorte d'autorité fondamentale qu'on a appelée parfois en sociologie, autorité charismatique, une autorité qui ne s'appuie pas d'emblée ou d'abord sur une institution mais une autorité qui a sa source en Jésus lui-même.

Alors quelles sont les conditions de cette autorité de celui qui transmet et à la suite duquel nous aussi nous pourrons transmettre ? C'est sa crédibilité absolue, la crédibilité absolue de Jésus, et je crois qu'on peut décrire d'une manière assez simple, cette autorité et cette crédibilité spontanée et naturelle. Il y a trois éléments que je soulignerai ici :

- D'abord la concordance de Jésus avec lui-même. On a tout de suite en contraste, les autorités humaines autour - ce sont celles des pharisiens mais peut-être aussi les nôtres, qui sont souvent fondées sur des incohérences que nous risquons de cacher ; alors que chez Jésus il y a cette extraordinaire cohérence, cohérence entre ce qu'il pense, ce qu'il dit et ce qu'il fait. C'est tout simple finalement : Jésus dit toujours ce qu'il pense et fait ce qu'il dit. Et du coup cela suscite autour de lui un sentiment de cohérence et de solidité, qui est sans doute la première racine, la première origine de ce rayonnement prodigieux et on lui fait donc confiance quand il nous dit quelque chose. Ça c'est la première condition de sa crédibilité.
- La deuxième condition de sa crédibilité, c'est la relation, sa manière d'engager les relations avec autrui. Ce qu'on pourrait appeler aussi une autorité hospitalière ; c'est un être hospitalier, au sens fort du terme. Alors comment comprendre cela ? C'est au fond la célèbre règle d'or dans les écritures, dans le nouveau testament (ce sont les seuls textes où nous trouvons cette règle d'or de manière positive) : « tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites le pour eux », voilà la loi et les prophètes, règle fondamentale de toute hospitalité. C'est exactement ce que Jésus accomplit. Cela presuppose une capacité unique en son cas et qui est celle-ci : la capacité de se mettre à la place de ceux et de celles qu'il rencontre sans quitter jamais sa propre place. Voilà le secret de son autorité : la capacité de se mettre à la place d'autrui sans quitter jamais sa propre place. Et comment le fait-il ? Par la sympathie et par la compassion. Voilà, si vous le voulez, le deuxième aspect de l'autorité de cet homme. C'est pour cela que nous lui faisons crédit.
- Et il y a le troisième point, le troisième élément de cette autorité, absolument décisif et ultime : face à un être aussi hospitalier que Jésus, des résistances vont se former. On

voit rapidement arriver dans le nouveau testament, du côté des autorités, des résistances qui vont venir, des défiances de toutes sortes. Et l'on voit un Jésus très radicalement libre par rapport à lui-même. Que ce soit l'ami qui se présente, que ce soit l'ennemi qui se présente à sa porte, Jésus reste dans une posture fondamentalement accueillante et vulnérable. C'est pour cela que nous appliquons à Jésus cette magnifique formule du deuxième Isaïe 53 dans le 4^{ème} chant du serviteur : « c'est par ses blessures qu'il nous a guéris ». Un homme vulnérable, radicalement vulnérable. Il faut beaucoup de force pour aller jusqu'au bout de la vulnérabilité. Et Jésus de Nazareth a pu dire pour cela : « ma vie, personne ne me la prend, c'est moi qui la met en jeu, c'est moi qui la donne ».

Voilà le triple secret, le secret de son autorité. Et du coup cet homme a pu annoncer l'Evangile de Dieu, transmettre l'Evangile de Dieu en faisant radicalement corps avec cet Evangile. Et du coup les premiers chrétiens après sa résurrection, ont pu dire « c'est lui, l'Evangile de Dieu ». Jésus est celui qui a pu transmettre l'Evangile d'une manière radicalement crédible. C'est donc en entrant dans ses traces, en le suivant jusqu'au bout, en l'imitant, que nous recevons comme les douze, comme les disciples, l'autorité de transmettre l'Evangile. Qui suis-je pour transmettre, qui suis-je pour transmettre l'Evangile ? Je pense que cette question là nous devons pouvoir l'adresser à Jésus lui-même. Nous ne pouvons pas annoncer et transmettre l'Evangile de Dieu en notre propre nom, mais nous ne pouvons le faire qu'en son nom à lui ; et lui-même annonce l'Evangile au nom de son Père. Nous sommes alors conduits par cette question « qui suis-je pour transmettre l'Evangile, quelle est mon assurance intérieure, quelle est mon autorité pour transmettre, pour l'annoncer ? », vers une sorte d'interrogation paisible sur nous-mêmes.

Et je termine par cette interrogation ma deuxième partie. Comment formuler cette interrogation ? D'abord je peux me demander, à un premier niveau : « Quel est mon goût de vivre, est-ce que c'est cela, le goût de vivre, que j'ai envie de transmettre à mes enfants ? Est-ce que je rêve de grandes compétences pour eux ? Est-ce que je voudrais qu'ils reproduisent instinctivement l'image que j'ai de moi-même. Est-ce que je veux leur transmettre des valeurs, c'est-à-dire des savoirs vivre ? Ou est-ce que l'unique chose qui compte finalement est d'autoriser mes enfants à vivre réellement, à trouver le goût de vivre et de croire jusqu'au bout en la vie au point de pouvoir traverser toutes les crises qui vont nécessairement venir dans leur existence ? ».

Vous voyez, c'est un premier ensemble de questions que nous pouvons nous poser, au lieu de nous lamenter sur la panne de transmission, de nous interroger finalement sur notre propre foi en la vie. Est-ce que vraiment la vie est pour nous une promesse qui tiendra et est-ce cette foi là que nous désirons transmettre, tout en sachant qu'elle ne peut que naître de nos enfants eux-mêmes. C'est une première série de questions. Et ensuite si nous sommes chrétiens, nous pouvons rapporter cette foi en la vie au Christ lui-même, en celui qui est le transmetteur, le passeur - j'aime bien ce mot - le passeur par excellence de l'Evangile et la demander dans la prière et dans la liturgie, dans une communauté chrétienne qui nous autorise véritablement, à sa suite, à accueillir l'autorité qu'il donne à chacun. Cela suppose évidemment aussi que nous accueillions, je dirais, nos incohérences. Est-ce que vraiment je m'accorde avec moi-même ? Où en suis-je avec mon attitude hospitalière vis-à-vis d'autrui ? Est-ce que je suis libre vis-à-vis de moi-même ? Voyez, c'est pour cela d'ailleurs qu'au début de l'eucharistie, dans nos célébrations, il y a toujours cette question qui émerge, d'une certaine manière comme une question heureuse, parce que l'autorité, ce n'est pas la nôtre, c'est toujours celle que nous recevons du Christ lui-même.

Dans le processus catéchétique de l'Eglise de France, vous savez qu'il y a, depuis les années 1993, une sorte de tournant dans la transmission qui est en train de se produire. Dans l'Eglise de France il y a eu ce célèbre rapport Dagens, « Proposer la foi dans la société actuelle », la lettre adressée aux catholiques par les évêques de France ; et ensuite on est entré progressivement dans une grande réforme de la catéchèse et de la transmission, avec « Aller au cœur de la foi », et finalement ce « Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France » qui a été présenté au public il y a trois ans. C'est un processus remarquable, loin de ce que l'on dit de la panne de la transmission. Parce qu'il livre l'autorité de la transmission à tous les chrétiens et qu'il désigne une figure d'autorité de transmission. C'est la figure de l'aîné dans la foi. Et c'est là au fond ma véritable interrogation : « Est-ce que nous concevons suffisamment que nous sommes des aînés dans la foi, par rapport aux générations suivantes ? » Des aînés, d'abord, au sens de ceux et de celles qui activent continuellement dans leur existence, et qui laissent activer dans leur existence, cette foi élémentaire dans la vie. Aînés aussi au sens de ceux qui vivent une autorité dans la transmission, souvent ce ne sont pas les parents, mais ce sont les grands parents ; ça saute une génération, maintenant les grands parents sont les aînés dans la foi. Est-ce que je suis conscient de cette autorité que je possède et qui n'est pas uniquement ma manière de vivre, mais qui est peut-être aussi ma manière humblement de me rapporter au Christ et à Dieu, qui m'autorise à transmettre la foi au sens très élémentaire que je viens de dire. Pour cette figure de l'aîné dans la foi, dans ce texte, on retrouve une condition extrêmement précise : on ne peut être aîné dans la foi qu'en se mettant dans les pas de Jésus-Christ, en le suivant, en l'imitant, en se référant continuellement à son autorité. Et on ne le fait évidemment qu'en ne cessant de lire les écritures et notamment les Evangiles. Le texte des évêques rappelle ici qu'ignorer les écritures, c'est ignorer le Christ, celui qui répond à notre question : qui suis-je pour transmettre ?

3 - Les conditions de la transmission

Alors, **dernière partie**, quelques conditions très précises et concrètes.

L'exemple de la première annonce. Il y a deux séries de situations. Première série, les situations institutionnelles où notre autorité, au sens le plus fondamental du terme, est exigée. Il ya évidemment l'institution fondamentale qui est la famille, la transmission à l'intérieur de la famille, mais il y a aussi l'école, et il y a toutes les autres institutions. Ça c'est donc une première série de situations, mais à côté vous avez maintenant, toutes les rencontres faites à l'improviste.

Alors je commence par parler des espaces institutionnels. L'espace familial, d'abord, où il y a une proximité intime entre cette foi élémentaire en la vie et éventuellement sa forme proprement chrétienne et évangélique. Et c'est une chance extraordinaire, parce que c'est dans la transmission de la vie, dans cette relation, qu'est rendue possible aussi l'émergence de la foi en la vie, du côté de l'enfant, et éventuellement une foi déjà proprement chrétienne en Christ et en Dieu. Mais en même temps nous savons très bien que dans cette transmission de la vie, le lieu familial est traversé, comme tout lieu institutionnel, aussi par toutes les grandes ambiguités de l'existence humaine. La transmission de la vie n'est jamais quelque chose de pur, dans notre motivation ; parfois c'est même un cadeau empoisonné, c'est tout à fait possible. Donc on voit bien, ici comme dans tout lieu, que cette transmission de la vie et l'émergence possible d'une foi en la vie et d'une foi en Dieu peut être empêchée par le climat

familial. D'autres doivent alors prendre le relais : des grands-parents, des éducateurs, la paroisse, la catéchèse, etc.

Et on pourrait dire la même chose de l'espace scolaire, de l'aumônerie par exemple. Evidemment l'espace scolaire est cet espace où il y a les apprentissages les plus élémentaires : savoir écrire - une transmission, tout à fait décisive, savoir lire, savoir parler, savoir dire ce que je pense etc. ; les apprentissages les plus fondamentaux. Mais en même temps les difficultés rencontrées dans l'espace scolaire par les jeunes, par les enfants, se répercutent aussi nécessairement sur la transmission de la foi élémentaire et la transmission de la foi en Christ. Là encore, des lieux institutionnels nécessaires, mais toujours limités, qui font appel à d'autres lieux.

Et je pense que c'est ici qu'il faut introduire aujourd'hui ce deuxième versant de la transmission, où la première annonce se joue avec toute sa force : ce sont les rencontres à l'improviste, à la porte d'une classe, sur le chemin vers l'école, sur le marché, pendant le repas avec des collègues dans un bureau, voyez, tous ces lieux multiples, que nous avons dans notre existence, où nous rencontrons d'autres êtres humains, et où ce n'est pas d'abord notre compétence qui est en jeu, mais ce sont la qualité humaine de notre existence, notre foi en la vie, qui sont demandés, notre manière d'être en cohérence avec nous-mêmes, notre manière d'être hospitalier avec autrui, notre manière d'être libre par rapport à nous-mêmes, savoir écouter. Et à travers ces multiples situations en marge de nos lieux institutionnels, peut se constituer progressivement l'autorité personnelle de chacun de nous, sa qualité humaine, son existence évangélique, qui peut rayonner, et permettre tout à coup, peut-être, de dire à quelqu'un : « oui, c'est ta foi qui t'a sauvé », dans une parole d'encouragement, dans une parole de consolation, ou simplement dans une écoute silencieuse. L'enseignant, le professeur d'école, qui observe un enfant dans la classe qui a les traits tirés, qui est fatigué, qui a un problème, est-ce qu'il va exercer uniquement son rôle d'enseignant - une fois qu'il est à la sortie de la classe, c'est fini - ou est-ce qu'il va s'approcher du jeune, est-ce qu'il va se présenter comme quelqu'un qui peut entendre. Voyez, ce sont toutes ces multiples situations dans notre existence humaine au jour le jour qu'il nous faut redécouvrir comme des lieux de transmission de cette bonne nouvelle fondamentale, en proximité, et où se constitue en même temps notre propre autorité.

Conclusion

Alors pour terminer, je pense qu'il y a sans doute un chemin de conversion autour de cette question : « qui suis-je pour transmettre l'Evangile, ou tout simplement la foi en la vie ; qui suis-je pour transmettre un chemin de conversion et qui consiste à quitter l'inquiétude et la peur qui peut toujours nous envahir ? » Alban parlait quand on préparait cette soirée, de quitter cette angoisse et cette auto-interrogation que nous avons et d'entrer dans une véritable humilité dans la transmission, de savoir occuper la juste place. Vous vous rappelez, c'était ça l'enjeu fondamental dans la transmission : occuper sa juste place, laisser se faire en nous progressivement ce que l'écriture appelle une autorité. Mais la meilleure autorité est celle qui n'est pas consciente -, je ne suis pas conscient de l'autorité dans tel ou tel moment que je vis - mais une autorité en tout cas consciente de ses limites. Parce que personne d'autre nous ne peut vivre et croire en la vie et en l'Evangile à la place d'autrui.

Je vous remercie.

Débat avec la salle

Alban Sartori : *Comment fait-on pour avoir interrogation paisible sur soi-même, sur le sujet : quel est mon goût de vivre. ? Je ne suis pas sûr que tout le monde se pose cette question sur soi-même de manière très paisible. Je pense que c'est une question qui nous renvoie à des choses qui peuvent être extrêmement lourdes : comment fait-on pour avoir une interrogation paisible sur soi-même, sur ce sujet. Et en ouvrant une porte que tu auras peut-être ouverte sans moi : quelle est la place du pardon dans cette dimension-là ?*

Christoph Theobald : Il y a des périodes paisibles heureusement dans notre existence et il y en a d'autres qui ne le sont absolument pas. Donc il faut partir d'une certaine manière de cette hypothèse-là. La vie humaine, pour faire très rapidement un dégagement que j'espère ne pas être trop caricatural, se déroule entre le commencement et la fin, et passe par des étapes, avec l'allongement de la vie - on va jusqu'au quatrième âge souvent maintenant - et il y a des seuils, des passages, des crises, mais des crises au sens médical du terme, c'est-à-dire des relatifs déséquilibres entre des relatifs équilibres. Voyez, on passe des phases plus équilibrées, par des crises, vers de nouvelles phases plus équilibrées, etc. Et les interrogations sont évidemment beaucoup moins paisibles quand on est dans ces passages de crise. Ça c'est la première chose.

Alors deuxièmement la vie est faite évidemment d'une série d'événements : les événements heureux et les événements difficiles dans l'existence. Les événements, ce qui les caractérise, c'est qu'ils arrivent toujours à l'improviste, quand on ne les attend pas. Donc il n'y a pas uniquement les crises de passage mais il ya aussi les événements heureux, je tombe amoureux de quelqu'un, j'entre en relation, ça produit quelque chose ; ou il ya un accident qui se produit, et notre vie est, j'aime beaucoup ce terme, bouleversée. L'orientation paisible est bouleversée. Vous voyez, dans ces moments-là, qu'est ce qui est mis en question fondamentalement ? Utilement, une seule chose : mon goût de vivre, ma foi en la vie. Et c'est là où j'ai besoin d'autres, des passeurs, précisément, qui savent très bien à quelle place ils sont. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas vivre à ma place, traverser à ma place la crise que je suis en train de traverser. Non, mais ils peuvent jouer le rôle que Jésus de Nazareth a joué par rapport à un certain nombre de gens, et rendre possible cet acte de foi, m'autoriser par une parole à aller jusqu'au bout, à aller plus loin, à traverser. Donc des situations paisibles, et des situations moins paisibles. Dans mon exposé je faisais plutôt allusion à ces situations paisibles, parce que quand je suis dans une situation paisible, je peux me rendre attentif à ceux et celles qui ne le sont pas. C'est là où je peux m'interroger, par rapport à l'autorité que je peux avoir éventuellement pour les aider à faire leur traversée. La transmission de la vie, à mon avis, se joue d'abord à ce niveau le plus élémentaire de notre existence.

Voilà. Avec ça je n'ai pas parlé du pardon. Le pardon, évidemment, c'est une situation magnifique, mais extrêmement difficile. Le pardon implique, d'une certaine manière, que je me mettes à la place d'autrui, sans quitter la mienne propre, et que je découvre ce que l'autre peut avoir contre moi, et que j'aie réussi à me séparer de mon état de victime. Et quelque part, à un moment donné, une parole devient possible entre nous. C'est toujours un extraordinaire miracle, mais un miracle qui se produit quotidiennement dans la vie des êtres humains.

Question du public : *Il y a un mot qui a beaucoup d'importance dès qu'on aborde les questions religieuses ou les questions de la vie : c'est l'humilité. Est-ce que vous pouvez nous en dire un peu plus ?*

Christoph Theobald : Oui, l'humilité. Le terme vient de « humus », terre. Nous venons de la terre, nous retournons à la terre. L'humilité, au sens le plus élémentaire, veut d'abord dire que je suis conscient fondamentalement, et c'est un acte de foi absolument remarquable, qui est accessible à tout être humain, que je n'ai qu'une seule existence. Je ne suis pas Dieu. Et souvent dans nos inquiétudes à propos de la transmission, il y a une sorte de rêve inconscient. On se met d'une certaine manière à la place de Dieu, alors que c'est Dieu qui transmet la foi. Donc l'humilité est tout simplement l'attitude d'être à ma véritable place. Ce sont des mots qui peuvent être très piégés. L'humilité ce n'est pas se faire rapetisser, mais de reconnaître sa véritable position. « Etre à sa place », j'aime beaucoup ce terme.

Question du public : *les Français n'ont jamais été aussi anxieux et inquiets. N'y a-t-il pas un lien entre cette anxiété et cet effondrement de la foi ? Quel enseignement peut-on en tirer pour la transmission ?*

Christoph Theobald : Il y a sûrement des liens. Nous ne savons pas ce qu'est la foi des gens ; je crois que c'est la première chose qu'il faut dire. Ce n'est pas parce qu'on a des statistiques qui nous parlent de retrait de la pratique religieuse, qu'on peut dire que la foi s'affaiblit ou disparaît. C'est une première chose à dire : il y a une facette publique de la foi, et il y a une facette intime de la foi.

Il y a une deuxième distinction à introduire ici, qui est tout à fait décisive, et c'est peut-être là qu'on rencontre la question de l'angoisse de l'avenir. Je distingue, et j'espère que cela a été perçu dans mon exposé, entre la foi en Christ, qui nous caractérise comme chrétiens, et cette foi toute élémentaire, qui sommeille en tout être humain, et sans laquelle on ne peut pas vivre. Quand on parle de l'angoisse, dans la société européenne, parce que ça concerne d'une manière ou d'une autre toutes les sociétés européennes, comment la discerner d'une manière précise ? On a des symptômes : problèmes de l'appauvrissement, de l'exclusion, de la natalité. La natalité est peut-être le vecteur le plus important ; quand la foi en l'avenir de la vie s'amoindrit et devient plus difficile, on le repère au niveau de la natalité. Mais la question de la natalité dépend aussi des conditions de vie, quand elles sont extrêmement difficiles et aussi des politiques familiales. Donc il faut se méfier un tout petit peu, à mon avis, de cette image globale d'une société angoissée, que l'opinion publique risque de nous renvoyer. On pourrait dire aussi que dans ces situations de crise - parce que c'est vrai, il y a des traversées de crise - les sujets sont davantage que dans d'autres situations, que dans d'autres moments, renvoyés à cette foi élémentaire, au moment de la guerre, par exemple, ou dans la période après-guerre, etc. A une époque cela se traduisait par un renouveau de la pratique : tout d'un coup, tout le monde revenait à l'Eglise, parce qu'on touchait aux questions essentielles. Ce n'est peut-être pas le cas à l'heure actuelle, mais je pense dans le même temps que nous sommes dans une société où, jamais comme avant, les questions fondamentales de l'existence sont soulevées. Peut-être est-on à ce moment là, un peu aphasic, pour les traiter réellement à leur niveau. C'est une autre difficulté. Voilà ce que je dirais très rapidement par rapport à cette question.

Question du public : *Peut-on transmettre le goût de la vie ? N'est-ce pas une donnée instinctive, biologique ? La question porte sur la distinction entre l'inné et l'acquis.*

Christoph Theobald : Oui, c'est une question tout à fait centrale. Tout être humain a un instinct de vie, ce que nous partageons avec les mammifères supérieurs, et tout le vivant. Bien sûr, heureusement. Et donc nous vivons une bonne partie de notre existence avec cette impulsion de l'inné, avec cette force fondamentale, cet instinct de vivre. Mais, en même temps, l'être humain ne vit pas seulement à travers son instinct de vie, et je crois que là, il y a

une différence très radicale par rapport aux mammifères supérieurs. Et c'est précisément à cet endroit-là qu'émerge le mystère d'un intransmissible en toute vie humaine. C'est là où, à tel ou tel moment de l'existence, je dois réactiver en moi un acte de foi, parfois on appelle ça aussi un acte de sens ; je dois postuler qu'il est censé que j'aille jusqu'au bout de mon existence. Et c'est là où apparaît une différence : ce n'est pas de l'ordre de l'inné, c'est de l'ordre de l'acquis ; mais en même temps c'est un acquis qui ne peut pas venir seulement de l'extérieur. Je dois voir vivre d'autres personnes, pour qui la vie a un sens, pour éventuellement poser moi aussi cet acte. C'est pour ça que c'est tellement important, pour les enfants et pour les jeunes, de voir vivre d'autres, pour qui l'existence a un sens, est cohérente. Il y a là un acquis, mais un acquis qui vient uniquement pour une part de l'extérieur, et qui doit en dernière instance venir de l'intérieur de l'être humain. Nous situons exactement à cet endroit l'Esprit Saint. L'Esprit Saint nous est communiqué de l'extérieur, mais en même temps il habite déjà tout être humain. Et l'Esprit Saint, ce n'est pas seulement l'instinct de vie, c'est quelque chose de beaucoup plus fragile, et en même temps de beaucoup plus fondamental, c'est cet acte de foi que l'esprit de sainteté produit en nous, et notamment, à certains moments de notre existence, quand il s'agit vraiment de sortir de nous-même, d'aller vers l'autre ou de faire une étape de plus dans notre existence, quand tout est devenu incertain.

Question du public : En positionnant le « quoi transmettre » essentiellement sur le contenu de l'Evangile, ne nous fermons nous pas à l'écoute d'autres messages fondamentaux qui pourraient exister par ailleurs ? Ou est-ce une manière de dire que le message universel est contenu dans l'Evangile ?

Christoph Theobald : Oui, comme chrétien, je le crois. Maintenant, il faut distinguer ici plusieurs choses. Car évidemment, nous vivons dans une société pluraliste, nous vivons sur un petit globe perdu dans l'univers, où il y a plusieurs interprétations de l'existence humaine : il y a le bouddhisme, l'animisme, il y a le filon biblique méditerranéen, le judaïsme, le christianisme, l'islam, il y a les tragédies grecques - l'interprétation de l'existence humaine, comme une tragédie, une promesse qui ne sera jamais tenue, il y a l'athéisme, l'agnosticisme, l'indécision. Vous voyez, vous avez toute cette pluralité, d'interprétations, qui dans une société de métissage comme la nôtre se côtoient quotidiennement. Ça, c'est une première chose à retenir.

Alors, est-ce qu'on peut parler - je crois que c'est le premier sens de la question - de l'Evangile comme un universel ? Oui, je le pense. Je le dis d'abord dans la tradition biblique elle-même, qui est une tradition particulière sur notre globe. Mais à l'intérieur de cette tradition, se manifeste d'emblée une ouverture universelle. Bien sûr le peuple élu est un peuple particulier, et les chrétiens sont un peuple particulier. Mais d'emblée, c'est le sens du premier récit de la Bible, dans la Genèse, ce que j'ai appelé tout à l'heure proto-évangile en fait d'une certaine manière l'hypothèse. C'est l'hypothèse universaliste : on fait l'hypothèse dans la Bible et dans la tradition chrétienne, qu'en tout être humain sommeille l'attente d'une vie accomplie. Il n'y a pas de vie humaine digne de ce nom sans le désir du bonheur, sans le désir d'une bonté radicale. C'est ça que j'ai appelé tout à l'heure la structure évangélique de la vie humaine. Et ça, ce n'est pas quelque chose qui vient de l'extérieur. C'est la force de la tradition biblique, d'avoir été experte, pourrait-on dire, en humanité, d'avoir découvert qu'en toute humanité, dès qu'il y a un enfant qui naît, il y a une promesse qui est là. Et émerge dans l'être humain la question : qu'est-ce qu'il va devenir ? C'est ça la prétention universelle du christianisme. La vie humaine est messianique, pourrait-on dire, de ce point de vue là. Il n'y a pas de vie sans promesse, et pas de vie sans foi.

Alors on est dans une situation de pluralité radicale à l'heure actuelle. Evidemment la tradition bouddhiste est à l'opposé de cela. Le bouddhisme reconnaît la souffrance dans l'être humain, que nous reconnaissons aussi, c'est une des deux premières choses que j'ai dites, ce soir, en parlant du mal sous ses différentes formes, mais pour le bouddhisme, la souffrance vient du « je » lui-même, qui est l'obstacle par excellence ; le désir de vivre doit s'éteindre pour entrer finalement dans ce qu'on appelle le nirvana. Vous avez là une toute autre interprétation de l'existence humaine. Et pour finir ce petit dégagement, je pense qu'il n'y a pas de point de vue Sirius, dont nous rêvons parfois.

Au fond je dirai qu'on peut prouver ultimement que l'Evangile, c'est la véritable position. Il y a d'autres interprétations de l'existence. En pariant un peu à la manière de Pascal - vous voyez, la foi c'est ça : je parie que la vie vaut la peine d'être vécue quoiqu'il arrive et que ça se termine d'une manière radicalement bonne,- en pariant cela, je pense que nous sommes en train de transformer l'être humain et aussi la surface de la terre. C'est ça l'enjeu, parce que de là se dégage une manière de comprendre la solidarité avec tous les êtres humains, de là se dégage une manière de vivre l'hospitalité universelle, etc. etc. Et la question au fond c'est : laquelle de ces interprétations de l'existence va faire sa preuve à travers l'histoire de l'humanité? Nous ne le savons pas, ça, c'est le secret de Dieu. Voilà, j'espère que j'ai bien interprété la question, je trouve que c'est une question tout à fait décisive.

Je voudrais terminer sur ce point en ajoutant quand même encore un mot, parce que dans la question j'ai entendu le mot « message ». Vous voyez l'Evangile n'est pas d'abord un message. Je crois qu'il faut redécouvrir ça. Vous voyez le message, c'est quelque chose, une fois que vous l'avez entendu, que vous l'avez compris, vous pouvez continuer votre existence. Alors que l'Evangile c'est ce qu'il faut réentendre tous les jours, et notamment dans ces étapes de crise dont j'ai parlé : une nouvelle de bonté radicale toujours nouvelle. Alors nous sommes toujours tentés de réduire l'Evangile à un message donc à un contenu de ceci ou de cela, qu'il faut savoir, qu'on peut posséder, et une fois qu'on le sait on est chrétien. Non, non. On est chrétien parce que tous les jours jusqu'à la fin de son existence on entend cette nouvelle d'une bonté toujours radicale, et demain on l'entendra autrement. Donc quand j'aurai un accident, ou quand je vais vivre un événement heureux dans mon existence, je vais réentendre cette même nouvelle d'une autre manière. Et c'est là où vous percevez l'enjeu de la transmission : faire entendre cette nouvelle-là, c'est ça notre tâche, et c'est ça d'abord la tâche parentale. Non pas faire apprendre par cœur un message, peut-être aussi, mais d'abord faire entendre à l'enfant, aux enfants, cette nouvelle de bonté radicale : non pas tu dois, mais tu peux, tu peux aller jusqu'au bout de ta vie.

Question du public : Quand on a accepté l'autorité avec humilité, est-ce qu'il est facile de se déposséder du résultat de ce que l'on a transmis ?

Christoph Theobald : C'est magnifique cette question. Non, ce n'est jamais facile. Evidemment, il y a quelque chose de merveilleux dans l'autorité de quelqu'un, ce sont les fruits qu'elle produit. Et je crois qu'il y d'abord un appel de se réjouir des fruits. C'est la parole du semeur : trente pour un, quarante pour un, cent pour un. Il y a une fécondité chez le semeur Jésus de Nazareth et les semeurs de vie que nous sommes. Donc nous sommes appelés à contempler ça et à nous en réjouir, nous réjouir de la fécondité. Mais vient alors le moment, et c'est ça qui est difficile, que Jésus lui-même a traversé quand il a dit « c'est bien que je m'en aille ». Vous voyez ce passage d'effacement, de retrait, pour que le fruit puisse grandir. « Si je ne me retire pas, si je ne m'en vais pas », dit Jésus dans les discours d'adieu que nous

lisons dans la liturgie dans cette période entre Pâques et la Pentecôte, « si je ne m'en vais pas, l'Esprit Saint ne peut pas venir ». Donc il y a nécessairement retrait, et c'est toujours difficile. Pensez à la figure de Philippe par exemple, ça me traverse la tête, je ne sais pas pourquoi, il trouve ce type de la reine d'Ethiopie sur son char, et il a autorité puisque l'autre demande : « mais de qui parle le prophète ici ? Comment veux-tu que je comprenne si personne ne m'explique ? » Philippe lui explique, Philippe va jusqu'au baptême avec lui, et alors qu'est-ce qui se passe ? Il est enlevé. Vous voyez c'est une manière pour Luc de nous montrer que l'effacement est décisif dans la transmission de la foi. Le père Surin, j'aime bien le citer, c'est un jésuite du XVIIe siècle, un grand spirituel qui est tombé dans la nuit profonde, la démence, qui a traversé cela, et qui a dit un jour : « l'Eglise a un seul problème, c'est le piquet autour duquel elle fait brouter ses brebis. » A un moment donné il y a plus rien à manger, et alors il faut enlever le piquet. Cela vaut pour l'autorité parentale, pour le prêtre, pour le religieux, pour l'enseignant, pour le professeur ; c'est un moment difficile, mais c'est un moment en même temps heureux et nécessaire dans la vie : enlever le piquet, avancer au large. Voilà, ça c'est la véritable autorité. Mais ça se fait.

Question du public : *Vous avez parlé d'aîné dans la foi en pensant à une génération plus âgée vers une plus jeune. Il y a de plus en plus, aujourd'hui, des personnes du même âge, mais qui sont à des âges différents dans la foi en Jésus-Christ. Qu'est-ce que cela oblige de nouveau, pour l'Eglise et pour chaque baptisé-croyant, pour se situer dans l'acte de transmission ?*

Christoph Theobald : Oui, voyez, ça ce sont ces deux figures que nous avons à l'heure actuelle et qui sont une nouveauté, même si ce sont toujours des petits nombres. Mais ce n'est pas la question du nombre. Ce sont les recommençants et les catéchumènes. Et là évidemment on est souvent d'un point de vue âge de la vie, accompagnateur, accompagné, dans une symétrie, et ce sont des plus jeunes qui peuvent accompagner des gens plus âgés. Alors à quoi ça nous oblige dans l'Eglise et dans l'acte de transmission ? De nous laisser surprendre par les questions de ceux qui viennent. Et c'est une extraordinaire chance, parce qu'à ces questions-là, nous ne pouvons pas répondre par les réponses apprises du catéchisme, mais ce sont très souvent des questions très vitales et qui nous obligent à parler. C'est un peu la magnifique la formule du psaume, « j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » et que Saint Paul reprend dans la deuxième lettre aux Corinthiens, au chapitre 4. Au fond, les catéchumènes ou les recommençants nous conduisent exactement à cet endroit-là. « Tu crois, alors parle, mais parle de telle manière que je puisse te comprendre, que je puisse t'entendre, que ta parole puisse au fond susciter en moi ce qui désire en moi parler de ma vie et de ma vie de foi naissante ou renaissante. » Voilà, pour le dire en très bref, à mon avis ce processus est une extraordinaire chance pour l'Eglise et je le dirais en particulier pour ceux des chrétiens qui accompagnent des recommençants et qui accompagnent des catéchumènes. Alors évidemment intervient encore à ce moment-là quelque chose que j'ai touché uniquement rapidement il y a quelques instants, quand j'ai cité Saint Jérôme avec cet adage : « Ignorer les Ecritures, c'est ignorer le Christ ». Parce qu'entre la parole de foi du catéchumène et du recommençant, et la mienne, se situe l'Ecriture. Et au fond, c'est l'Ecriture, à un moment donné, qui nous apprend réellement à parler ensemble et à dire ensemble notre foi. Voilà, c'est un peu ça le processus et c'est notre chance.

Alban Sartori : *Dernière question qui tourne autour du sujet de l'exemplarité. Il résonne de plein de manières. Les prochaines élections présidentielles en France, telles qu'on peut les voir se profiler, seront sûrement questionnées par cette question de l'exemplarité pour plein de bonnes et surtout de mauvaises raisons, de multiples manières, récemment. Mais la*

question de l'exemplarité, pour ceux qui la connaissent dans cet environnement, résonne aussi dans l'environnement de la vie professionnelle par exemple. Et avec sûrement une forme d'hypocrisie, ou de perfidie, communément consentie sur la différence entre l'exemplarité et la perfection. Je voudrais que tu puisses nous dire quelques mots là-dessus.

Christoph Theobald : Oui, j'ai abordé un peu cela à travers la question de la crédibilité. Tu n'as pas rappelé ce terme, mais c'est ça qui me paraît presque plus important que l'exemplarité ou la perfection. Parce que le problème fondamental, c'est, dans nos sociétés, ce qui constitue le lien social et politique, et ce qui constitue le lien ecclésial, c'est la crédibilité d'un certain nombre de personnes. Et ça c'est la radicale nouveauté de la situation à la fois ecclésiale et sociopolitique. Qui sont au fond les « passeurs » sur le plan ecclésial et sur le plan social et politique, autour desquels puisse se diffuser un sentiment de solidité dans nos sociétés ? Alors on peut parler ici en termes d'exemplarité. Je me méfie un tout petit peu de ce terme. J'ai parlé tout à l'heure de cohérence, cohérence entre ce que je pense, ce que je dis et ce que je fais. On sent aujourd'hui tout de suite si quelqu'un tient un discours stratégique, c'est-à-dire un discours organisé de telle manière qu'il arrive à ses fins, ou si c'est un discours où l'on sent un être humain parler de manière crédible. A ce moment-là se dégage une sorte de différence entre un discours partisan, au sens d'un discours de parti, et une sorte d'humanité qui diffuse. Je crois qu'on a connu dans l'histoire de l'Europe des gouvernants de ce type, je ne vais pas les nommer pour ne froisser personne, mais je pense que quand l'Europe a été fondée après la deuxième Guerre Mondiale, il n'y avait pas seulement un « jamais plus cela », mais il y avait des personnes qui ont incarné cela. Alors, est-ce qu'il faut parler d'exemplarité ? Oui, d'une certaine manière ; ce sont des personnes qui font image, non pas au sens mauvais du terme de publicité, mais c'est leur cohérence qui diffuse. On peut leur faire crédit. Je crois que c'est ça qui est attesté par l'électeur, et c'est ça qui est important, décisif dans nos communautés chrétiennes. C'est en ce sens-là qu'elles peuvent prophétiser à mon avis.

Alors c'est tout autre chose que la perfection, parce que fait partie pour moi de la cohérence la capacité de dire « j'ai erré, je me suis trompé.sur ceci ou cela », la capacité d'apprentissage. Je crois que les enfants réclament ça aussi, c'est-à-dire que leurs parents montrent des capacités d'apprentissage, une sorte de manière de considérer la vie comme un laboratoire où il y a des tentatives, et des tentatives qui ne fonctionnent pas toujours, et où on rectifie le tir. Et le pardon se situe aussi à cet endroit-là. Je pense que c'est ça au fond dont on a besoin et que tout le monde finalement, chrétien ou non, attend pour avancer dans la société.